

de Jules Romains, et j'ai ouvert le petit livre de Iouri Lebedinsky : *Une semaine*.

**

Ce petit livre, paru il y a quelques mois, s'est tout de suite classé parmi les meilleurs de l'année. Iouri Lebedinsky est un jeune : c'est sa première œuvre. Il a fait la révolution en province. Ce n'est pas un littérateur, ni même un grand lettré : il possède l'instruction fragmentaire et inachevée des jeunes ouvriers qui aiment lire ou des étudiants prolétariens qui ont travaillé, pendant quatre années, tout en se battant et le ventre creux. Son style est terne. On voit que pour composer son récit, il a pris modèle sur les conteurs russes désormais classiques et qu'il n'a pas eu le temps ni peut-être le souci de soigner sa forme. Un livre comme celui-là nous ramène à la simplicité des premières œuvres de toute littérature. L'auteur n'écrit ni pour le vendre cher à un éditeur, ni pour se faire décorer, ni pour se faire encenser par quelques gazettes ni pour plaire à une société choisie. Il éprouve le besoin primordial, source de toute création artistique, d'exprimer ce qu'il a vécu, c'est-à-dire vu, fait, compris. Il puise, sans artifice, tous les éléments de son œuvre dans la vie du milieu environnant. L'homme de la cité lacustre, quand il revenait de la chasse ou de la bataille, éprouvait le besoin de narrer à sa tribu assemblée les exploits de ceux qui ne revenaient pas et les siens propres, le danger affronté, le courage des héros, la grandeur des victoires. Cet homme-là était à la fois le premier poète et le premier historien. Certains de nos jeunes écrivains russes, sortant des batailles de la révolution, paraissent mus par les mêmes sentiments primordiaux. C'est pourquoi ils nous apparaissent si riches en expérience, en énergie, en connaissances des lois essentielles régissant la vie humaine — si puissamment jeunes.

Lisons *La Semaine*. L'action se déroule en une semaine dans une petite ville du midi de la Russie, en 1918-19 ou 20 (Tout semble vrai dans ce récit, et il y a eu tant d'épisodes de ce genre !) La section communiste de l'endroit s'est réunie : un ouvrier, directeur des services du ravitaillement du Soviet local vient, en termes précis, lui annoncer la famine. La ville est condamnée. La ville mourra de faim. Suivez ce raisonnement :

Une seule voie ferrée rattache cette petite agglomération industrielle aux grands centres situés à 500 kilomètres de distance, donc à douze ou quinze heures de voyage. La ville n'a pas de stocks. Tout a été épuisé pendant la guerre et les premiers mois de la Révolution. La campagne avoisinante loin de pouvoir la nourrir est menacée elle-même de mourir de faim. Les paysans le savent, s'aigrissent, tourment leur colère contre la ville. Le banditisme s'étend. Les routes ne sont plus sûres ; les routes d'ailleurs disparaissent, reconquises par la steppe puisque l'effort humain se relâche. Pour amener du blé de la province voisine, il faudrait au chemin de fer du combustible. Le charbon fait défaut (les blancs occupent sans doute le bassin houiller). Il faudrait du bois : il n'y en a pas. *Que faire pour ne pas mourir ?*

C'est, posé en six mots, tout le problème de la Révolution russe. La République des Soviets tout entière a été pendant des années cette Ville en Danger. — L'idée d'y discuter l'opportunité de la dictature ou d'invoquer de Grands Principes n'y vient à personne. Un homme, un vieux militant tuberculeux, se lève et propose une solution :

A douze verstes de la ville — quinze kilomètres — il y a un bois, le bois du monastère. On peut l'abattre.

Ça fera du combustible. Avec ce combustible, on ira chercher le blé. Où prendre la main-d'œuvre ? Les meilleurs sont au front, il ne reste dans la ville que ceux qui sont nécessaires au travail. — *Mobiliser, de gré ou de force, l'ex-population bourgeoise !*

Mais alors, on aperçoit, immédiat, un autre péril mortel. Il n'y a dans la ville, qu'une faible garnison, un bataillon rouge, plus un petit nombre de communistes en armes. Les bandits — qui se recrutent dans les campagnes arriérées et mécontentes — conduits par des anciens officiers contre-révolutionnaires, peut-être par l'anarchiste Makhno ou par le socialiste-révolutionnaire Antonov, rôdent aux environs. Les corvées qui iront à la coupe du bois, si elles ne sont pas escortées, risquent d'être égorgées. Si elles sont escortées, la ville, quittée pour trois jours par sa garnison, risque d'être prise... Faut-il faire sortir le bataillon de la ville ? Attendre la famine ou risquer ? On discute. On se décide pour l'action. La famine est plus dangereuse que les bandits : elle tue davantage, plus sûrement. Allons couper le bois !

Je passe sur les détails et sur les caractères esquissés. Le drame est grandiose par la simplicité des signes, l'enchaînement rigoureux des nécessités, la simple volonté humaine qu'il montre partout dressée contre elles, la vérité russe du détail et de l'ensemble. Une corvée de bourgeois escortée par le bataillon rouge va couper le bois. Les bandits se jettent sur la ville désarmée où les boutiquiers exaspérés par les réquisitions, les accueillent avec joie. Un faux officier rouge dirige leur ruée nocturne vers les logis de quelques communistes, ordonne les exécutions sommaires. Kobeiko, Simkov, l'intellectuel Martynov — que hantait le remord de ses origines bourgeoises — l'intellectuel Klimine — qui hésite à tirer même pour se défendre — sont massacrés, surpris au saut du lit, penchés sur leurs livres, ou dans la rue tandis qu'ils se précipitent vers le siège du parti : 29 sont tués : tout ce que la ville avait d'administrateurs intelligents, d'éducateurs dévoués, d'hommes sachant donner l'idée et l'exemple, communiquer la foi... On a ouvert le ventre au Commissaire du Ravitaillement et l'on y a versé un boisseau de froment. — Vous trouverez dans *les Chouans*, de Balzac, des scènes de férocité de ce genre. Tous les chouans se ressemblent !

29 communistes sont tombés, toute la ville est ensanglantée. Mais la corvée revient amenant le bois. Le bataillon rouge rentre dans la ville.

« — Il ne fallait pas faire sortir le bataillon, dit Karaoulov. — J'avais raison !

« Gornykh eut une pause. Puis il dit, parlant comme s'il alignait de lourdes pierres sur un mur :

« — Non. Karaoulov, nous nous sommes trompés tous les deux. Regarde : on amène le bois. Penses-y seulement ! Ce bois nous donnera des semences. Et les semences pour les insurrections paysannes, c'est comme de l'eau sur du feu ! Nos camarades ne sont pas tombés pour rien ! »

Il est dur d'en perdre ainsi vingt-neuf — quand on est à peine cinquante. Dur, atroce, absurde de voir ainsi mourir les meilleurs. Mais c'est le prix du sang des semences, donc du blé, du pain, de la paix, de l'avenir, du communisme. — Nul de ces hommes, tels que la Russie en eut des milliers et des milliers, n'a lu Marc-Aurèle : mais la grandeur d'âme des stoïques est dans leur *consentement raisonné du sacrifice nécessaire*. I. Lebedinsky nous révèle ici un des traits de caractère les plus importants des bolchéviks.

Lebedinsky nous plonge en pleine réalité de la Révo-